

Il y a quelque chose qui cloche

Werner Reber se souvient encore exactement du jour où tout a commencé, il y a de cela onze ans et demi. C'était un samedi, M. et M^{me} Reber voulaient prendre le train pour rendre visite à leur fils à Zurich. Werner Reber devant aller d'urgence chez le dentiste, ils se donnèrent rendez-vous à la gare. Werner Reber se retrouvant seul à l'endroit convenu, il s'inquiéta, car ce n'était pas du tout dans les habitudes de sa femme de manquer un rendez-vous. Elle finit par arriver en courant, catastrophée. Elle lui demanda ce qu'il avait fait si longtemps: le train pour Lucerne était déjà parti. C'est leur fille qui habite à Lucerne. Aussitôt, Werner Reber se dit: «Il y a quelque chose qui cloche.»

Soupçonnant une maladie d'Alzheimer, il se mit à la recherche d'informations sur cette maladie, mais en cachette de sa femme: «Ma femme a toujours été horrifiée par l'idée de devoir un jour être placée dans un foyer. J'avais peur qu'elle porte atteinte à sa vie si elle apprenait qu'elle avait une démence et qu'il fallait peut-être qu'elle aille dans un établissement médico-social.» C'est aussi la raison pour laquelle il ne fit pas poser de diagnostic. «Je ne le voulais pas parce que j'avais peur que ma femme réalise alors qu'elle était malade. Au début, je crois qu'elle refoulait la maladie, fort heureusement. Et plus tard, elle ne s'en rendait plus compte.»

Cependant, avec le temps, les symptômes deviennent patents, Werner Reber va consulter l'Association Alzheimer, qui lui conseille de renseigner son entourage: famille, amis, voisins. Pendant cinq ans et demi, Werner Reber s'occupe de sa femme à la maison, jusqu'à ce que ça ne soit plus possible. La vie est de plus en plus difficile. Quand sa femme va faire les courses, elle achète plein de choses, mais rien de ce qui est marqué sur la liste. Tous deux passent presque chaque jour des heures à chercher des objets que sa femme a perdus et qu'elle accuse son mari de ne pas avoir remis à leur place. Elle ne peut plus faire la cuisine, car après avoir mis deux ingrédients dans la casserole, elle ne sait plus ce qu'elle voulait cuisiner. Werner Reber essaye de se faire aider par les services d'aide et de soins à domicile (Spitex), mais sa femme se montre irascible: «Qu'est-ce que cette femme fait ici?»

La nuit, elle se réveille et couvre son mari de reproches, parfois pendant des heures. Pour Werner Reber, cette période est très dure: «Je n'avais plus une minute à moi. Je ne pouvais jamais la laisser seule.»

En 2003, c'est l'effondrement

En 2003, Werner Reber part passer quelques jours en Pologne, laissant sa femme à la charge de sa belle-sœur. Pendant ce temps, rien ne va plus, M^{me} Reber s'effondre. Le médecin appelé d'urgence l'envoie dans une clinique psychiatrique à Berne pour des examens intensifs. Au bout de deux mois, le diagnostic longtemps suspecté est confirmé: maladie

d'Alzheimer. Les médecins et les enfants de M. Reber lui recommandent instamment de chercher une place en établissement médicosocial pour sa femme. Par chance, il en trouve une en l'espace de quelques mois. Depuis, l'état de sa femme a continué à empirer. Aujourd'hui, la communication n'est plus possible. «Parfois, elle commence une phrase, puis s'arrête en plein milieu et se met à bégayer.» Elle reconnaît généralement encore son mari et leurs enfants, mais plus ses petits-enfants.

M^{me} Reber vit maintenant depuis sept ans et demi dans un établissement médico-social. En dépit de ses 86 ans, son mari continue à lui rendre visite plusieurs fois par semaine: «Ma femme réagit par exemple au contact physique. Elle sent ma présence. Mais elle vit dans son monde, elle est satisfaite. L'important pour moi est qu'elle ne souffre pas. Aujourd'hui, elle n'est plus la femme que j'ai épousée autrefois. Maintenant, c'est surtout de la pitié que j'éprouve pour elle», raconte Werner Reber. «Il me reste le souvenir de toutes les belles choses que nous avons vécues ensemble.»